

## Éloge de David Solway

Robert Mélançon

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60479ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mélançon, R. (1988). Compte rendu de [Éloge de David Solway]. *Liberté*, 30(3), 80–88.

ROBERT MELANÇON

## ÉLOGE DE DAVID SOLWAY

On peut lire dans les *Poésies* de Malherbe (mais on ne les lit pas parce qu'on perd son temps à des livres qui ne les valent pas) cette strophe admirable, un des plus beaux monuments de syllabes françaises:

*Les aventures du monde  
Vont d'un ordre mutuel,  
Comme on voit au bord de l'onde  
Un reflux perpétuel.  
L'aise et l'ennui de la vie  
Ont leur course entresuivie  
Aussi naturellement  
Que le chaud et la froidure,  
Et rien, afin que tout dure,  
Ne dure éternellement.*

Je la recopie pour rappeler l'étalon auquel il convient de rapporter ce qui s'imprime sous l'étiquette de poésie, prenant le relais de Francis Ponge qui lui avait assigné cette valeur dans *Pour un Malherbe*. Je la recopie pour le plaisir, par goût du paradis classique et pour introduire dans cette chronique de l'éphémère le thème de la durée. Je reviendrai à ce plaisir et au thème de la durée mais je commencerai par le paradis classique et par un aveu.

Si j'avais neuf vies comme on dit que les chats ont, je souhaiterais que celle-ci ne soit pas la première. Je pourrais

me consoler de la vulgarité nihiliste du siècle en me souvenant d'une vie antérieure, entre Malherbe et Chamfort, avec une belle maison et un petit jardin propice à la conversation, dans un paysage du Lorrain. Ce rêve, j'ai pu y céder tout un dimanche soir délicieux, le 14 février, à un concert du Studio de Musique Ancienne consacré à la musique de danse de Lully, porté par la grâce et l'intelligence de quatre danseurs, d'une soprano et de vingt musiciens au service d'une musique qui est la grâce et l'intelligence mêmes. Je l'écris par reconnaissance et par esprit de justice, parce que le critique musical du *Devoir*, M. Carol Bergeron, s'est permis de s'ennuyer à ce concert. Par bonheur les journaux ne durent pas; on s'en sert pour allumer son feu et la prose bourrée de solécismes de M. Bergeron s'en va en fumée.

J'arrive donc au troisième thème qu'annonçait tantôt la strophe de Malherbe: celui de la durée. Les journaux ne durent pas, au contraire des livres. Il suffit d'en feuilleter un du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle pour s'en convaincre, disons la *Poetica* de Bernardino Daniello imprimée à Venise chez Nicolini da Sabio en 1536, ou les *Délices de la poésie françoise* publiés à Paris chez Toussaint du Bray en 1620: ils sont dans un état tel qu'on les dirait sortis des presses ce matin. On me dira que c'est faire grand cas d'un support matériel et qu'un texte ne dure pas parce qu'il est bien imprimé. Mettons que je rêve de ce livre idéal qui se rencontre à l'occasion, fait d'un beau texte auquel on aime à revenir, convenablement imprimé, d'un format qu'on peut tenir dans la main sans se donner des crampes. Je ne sais si Mallarmé a eu raison de soutenir que le monde est fait pour aboutir à un livre, mais je pense que tous les livres sont faits pour aboutir à celui-là. Je n'ai pas en tête les horreurs du «livres de luxe», ces fétiches de bibliophilie. Mon livre idéal peut être à peine plus qu'une brochure d'un sou comme *Propos d'un jour* de Paul Léautaud dans l'édition publiée au Mercure de France en 1952. Mais les revues? Certaines durent autant que les livres, d'autres passent aussi vite que les journaux. Celles-là valent peut-être autant. Ce qui passe a parfois pour nom: beauté. Et qu'elles

durent ou non, les revues ont cet avantage d'arriver plus vite que les livres. On l'a vérifié à l'occasion du dernier Nobel, qui a pris de court l'édition française. Aussitôt *La Quinzaine littéraire* (no 496, 1-15 novembre 1987) a ressorti un *Portrait de Joseph Brodsky* paru l'année précédente (no 468, août 1986) ainsi que trois poèmes, *Une halte dans le désert* dans une traduction de Georges Nivat, *Les gladiateurs* et *Les poissons en hiver* dans des traductions de Georges Valet publiés il y a une vingtaine d'années dans *Les Lettres Nouvelles*. Et *Lettre internationale* (no 15, hiver 1987), à peine plus tard, a donné à lire *Vingt sonnets à Marie Stuart* dans une traduction passionnante d'André Marcowicz. Il faut avoir entendu Joseph Brodsky dire ses poèmes pour imaginer les embarras sans nombre qu'ils opposent à leur traducteur. «Le mètre, dit-il, est la colonne vertébrale du poème». Récitant les siens — il ne les lit pas — il met en valeur ce mètre par un allongement et une régularisation des durées syllabiques, par un respect absolu des coupes, par une diction qui tient de la mélodie, mais rapide, et qui empile les vers en crescendo jusqu'au dernier où la voix coupe court brusquement. Une forme qui s'impose avec tant d'évidence même à qui ne sait pas un mot de russe, comment la rendre dans une autre langue — et il le faut, sans quoi on n'a rien traduit — si on ne la maltraite un peu? André Marcowicz a couru ce risque, et on constate qu'il joue gagnant:

*À l'âge mûr, dans un pays que lave  
l'Hudson que notre époque révéla,  
répartissant mon règne raplapla  
entre le poêle et le divan-épave,  
je dis: t'eûs-je connue, c'eût été là  
que j'eûs laissé les mots dont je me gave  
tu m'eûs nommé «Ivan», et moi, impav-  
ide, j'eûs répondu: «I am so las».*

Lecteurs de revues, vous l'aviez appris bien avant l'automne 1987 dans *Les Lettres Nouvelles*: Joseph Brodsky est un immense poète, un étonnant prosateur aussi (pour le savoir, il

faut se reporter à *Less than One*, un recueil d'essais publié à New York chez Farrar, Strauss and Giroux en 1986, puisque la version partielle de *A Guide to a Renamed City* publiée sous le titre *Leningrad — Un guide intime* par les éditions Autrement en 1987, ne saurait suffire). Pour vous, la publication de *Poèmes 1961-1987* chez Gallimard et la réimpression de *Collines et autres poèmes* au Seuil n'auront que l'avantage — il n'est pas négligeable — de rassembler des textes dispersés.

Le Nobel de Brodsky vient peut-être de faire comprendre à tout le monde qu'un grand poète moderne peut écrire en vers réguliers, ce qui risque de paraître un oxymore aux amateurs d'idées simples. Moderne: c'est l'air qu'on respire, comment pourrait-on ne pas l'être? «Il faut être absolument moderne», cela vaut une publicité de lessive. Mais des vers réguliers? Tout le monde sans doute n'avait pas lu Larkin, Frost, Borges, Réda, Cavafy, Auden... Puisque l'occasion se présente, j'en profite pour répéter — je le dis à qui veut l'entendre mais il semble qu'on ne veuille pas — que le plus grand poète qui vit à Montréal écrit en anglais, qu'il s'appelle David Solway, que ses *Selected Poems* ont paru en 1982 (Signal Editions, Vehicule Press), qu'il a quarante-sept ans et qu'il n'a pas fini d'écrire même s'il vient de publier dans *Canadian Literature* (115, Winter 1987) un essai intitulé *The End of Poetry*. Aucun poète digne de ce nom ne peut éviter de désespérer de son art. Peu de textes disent avec autant de netteté les raisons, aujourd'hui, de ce désespoir. Poète est celui-là qui les sait et qui passe outre, ou plutôt en qui la poésie passe outre: «celui qui écrit un poème l'écrit parce que la langue lui souffle, ou tout simplement lui dicte la ligne suivante», dit Brodsky. Le nom de David Solway semble un secret bien gardé. Je doute que cette page lui gagne un seul lecteur. Je l'écris pour que ceux qui ne le lisent pas sachent qu'ils ignorent un immense poète.

Les *Cahiers bleus* consacrent presque tout leur numéro 40 (printemps 1987) à Patrice de La Tour du Pin, qu'on lit peu, sans doute parce que les dimensions de son œuvre — et peut-

être sa grandeur — effraient. On y trouve également des haïkus de Pierre Courtaud (pourquoi a-t-on presque infailliblement le sentiment qu'il y a trop de ces tercets minimalistes?) et des poèmes de Pierre Rutten dans lesquels on peut lire ce vers d'une si belle évidence: «Ô puzzle noir et blanc des vaches hollandaises».

Faut-il s'étonner que le *Courrier du Centre International d'Études Poétiques* publie peu de poèmes? On y préfère la glose; c'est l'esprit du temps et cela permet de briller à moins de frais. Dans le numéro 175 (septembre-octobre 1987), des études sur Alain Borne, René Daumal, Nicolas de Staël; dans cette dernière, on lit ceci, péremptoire, qui paraît pour le moins douteux: «En Occident, par contre (l'auteur vient d'évoquer l'art chinois), la plupart des peintres ne se reconnaissent jamais d'autre tâche que de s'appliquer à représenter fidèlement le réel». Dans le numéro 176 (novembre-décembre 1987), sous le titre *Poésie, paysage, voyage*, à côté d'études, encore, sur Julien Gracq et François Jacqmin, la surprise heureuse des *Notes au pinceau* de Patricia Castex Menier, un journal de voyage en Chine, sans bavardage:

*Mercredi 6,*

*Plus qu'une navigation, un labour dans l'ocre grasse du fleuve.*

On le savait, autrement, par Claudel, Segalen et Perse, la connaissance de l'Est féconde la poésie française.

*Le Débat* publie dans son numéro 46 (septembre-novembre 1987) un juste *Hommage à Jorge Luis Borges* par Yves Bonnefoy: «J'ai l'impression que Borges a été (...) assez méconnu, assez privé du droit simple d'être lui-même, pour que nous lui devions, aujourd'hui, réparation autant que célébration». Aussi, de Didier Norton, *Sur les intellectuels — La peur de l'errance*, où il est soutenu que «le désir de preuve est typique de la culture-gadget»; l'auteur, qui «enseigne les mathématiques à l'Université de Bordeaux I», s'en prend à la grandiloquence du débat sur la «culture» et la «barbarie», qui

s'est engagé à Babylone ces temps derniers à partir d'un livre d'Alain Finkielkraut (il faudrait ajouter celui d'Allan Bloom). Réaction salubre, encore qu'on n'accorde pas assez d'attention au livre de Bloom, qui a au moins le mérite de poser de vraies questions.

*Digraphe* ne donne que des réponses. On s'efforce d'y ressusciter le ton iconoclaste des revues de l'âge d'or dada et surréaliste, version a.s.d.l.r. D'où (nos 39-40, juin 1987, et 41, octobre 1987) le *Journal de Digraphe* dans lequel on peut lire, si on y tient, le «Procès-verbal» d'un «hommage aux régicides, place de la Concorde, au lieu même où Louis XVI fut guillotiné». D'autres manifestations sont annoncées; on devine l'épouvante du bourgeois. Le numéro 39-40 publie une enquête sur le thème: *Pensez-vous qu'il y ait aujourd'hui des écrivains trop «connus»? Si oui, lesquels et pourquoi?* La plupart des réponses valent la question. Celle-ci, quand même, de Michel Tournier: «Tous les écrivains, sans exception, sont trop connus. C'est leurs livres qui doivent être connus.» *Digraphe* est un article de Paris comme les parfums Lancôme et les cartes postales de la Tour Eiffel. On devrait le mettre en vente dans les boutiques hors-taxes des aéroports.

Le numéro 61 des *Écrits du Canada français* propose les actes d'un colloque *Québec-Irlande*. Parmi une dizaine de communications, celle d'Aisling Maguire évoque le rôle du dialecte dans la poésie de Seamus Heaney, et celle de Pierre Nepveu parle de «la chasse au réel» — c'est un peu la chasse au Snark — dans la poésie contemporaine au Québec: «Revenons d'abord à une caractéristique fondamentale de l'expérience québécoise, pour autant que celle-ci s'exprime dans diverses formes de notre culture: il s'agit du fait que la réalité, peu importe le contenu exact que nous donnions à ce terme, a toujours été pour nous quelque chose de difficile à atteindre.»

C'est un autre colloque qui fait la matière du numéro 47 d'*Estuaire* (hiver 1987-1988): *Question de poésie*. Notons que le concept d'actes est ici un peu problématique. Ceux-ci ont été lancés le jour même du colloque. Encore un peu et on les mettra en vente à l'avance pour que le public, s'il s'en trouve

dans la salle, rappelle à l'ordre l'auteur qui s'écarterait de son texte comme un médiocre comédien. Gérald Gaudet présente ainsi cette *Question de poésie*: «À une époque où la désaffection idéologique et politique et la recherche de l'identité individuelle se substituent aux objectifs d'universalité, la question de l'exercice de la poésie demeure plus que jamais pertinente. (...) Que peut la poésie dans le contexte actuel?» En somme, à quoi bon des poètes dans une société à laquelle rien ne manque? Sept tentent d'apporter une réponse. J'en espérais une autre.

Le numéro 20 de *L'Infini* s'ouvre, c'est inusité, sur un texte de Philippe Sollers. Il ne s'agit pas de *Paradis*. On peut quand même aller directement à l'intéressant *Alphabet* de Pierre Bourgeade et aux *Poèmes d'Est* de Samuel Brussel, puis passer au détail d'Olympia en quatrième de couverture.

*Lettre internationale* est désormais indispensable. Aucune autre revue littéraire ne semble s'être imposée si vite ni, on le souhaite, si durablement. Dans le numéro 15 (hiver 1987), outre les *Vingt sonnets à Marie Stuart* de Joseph Brodsky, il faut lire un vrai dialogue entre Philip Roth et Primo Levi. Mais presque tout, dans ces pages, appelle une lecture attentive.

Trois numéros de la NRF m'ont fait de belles soirées l'automne dernier. Dans le 417e (octobre): une nouvelle de Juan Carlos Onetti, *Matias le télégraphiste*; *Lisières, marches et confins* de Gil Jouanard. Dans le 418e (novembre): *La route de Kalimbari*, poèmes de Pierre-Alain Tâche; *La poussière et le vent* de Paul Nothomb, relecture passionnante des premiers versets de la *Genèse*; *Eleusiniennes, textes brefs — notes? poèmes en prose? —* de Sophie Basch. Dans le 419e (décembre), des poèmes de Borges, très fidèlement traduits par Claude Esteban. Dans ces trois numéros, *Dextre Senestre* par Henri Thomas, notes, aphorismes, choses vues, à quoi je vais toujours d'abord. En décembre: «Les goûts qui sont dans la nature nous font dire: tous les goûts sont dans la nature, mais ceux qui ne sont pas dans la nature et qui échappent à l'expression, peut-être à la perception consciente, sont nombreux, changeants, maîtres de l'homme.»



Le numéro 42 (troisième trimestre 1987) de *Po&sie* s'ouvre de façon superbe sur des poèmes de Paul Celan, *Noir octroi*, traduits par B. Badiou et J.-C. Rambach. On n'a pas toujours si bien entendu en français la prosodie toute en suspens et en enchaînements inattendus de Celan. Il est vrai que son œuvre n'invite guère qu'on s'arrête à sa forme, cela paraît mesquin. Son pouvoir tient quand même à des combinaisons de syllabes. À lire ces traductions, j'ai pensé à quelques poèmes déchiquetés de Saint-Denys Garneau, rares, il est vrai, et les sommets de son œuvre tellement inégale. Dans ce numéro qui donne une leçon de traduction, les poèmes de Gustaf Sobin, traduits par M. Roure et l'auteur, proposent en version française de nouveaux originaux des originaux anglais imprimés en regard.

Dans le 7<sup>e</sup> *Recueil*, un thème inconsistant, *Le sentiment de la merveille*, ne semble pas avoir spécialement inspiré les onze écrivains qui s'y sont essayés. Parmi eux, pourtant, il y avait Marc Le Bot, Robert Marteau, Fernand Ouellette, Jean-François Rollin. L'idée de commander des textes sur un thème large avait valu de superbes ensembles dans les numéros précédents. Tournerait-elle déjà au procédé? Dans celui-ci, quand même, il y a, hors dossier, de superbes *Méditations des météores* de Daniel Klébaner, une traduction par Jean-François Rollin des *Sept apparitions* de Mei Cheng qui mourut en 140 avant notre ère, une *Lettre sur la francité* par Richard Millet: textes substantiels.

Depuis des années, on dirait qu'une petite revue ne cesse de paraître et de disparaître, de ressurgir sous un nouveau titre avec une autre équipe et toujours le même programme: «Ch'an poèmes beat tao», selon le résumé qu'en donne Daniel Giraud dans le numéro 5 de *Révolution intérieure* (Soulan, 09320 Massat, France). Je ne me moque pas à peu de frais: cette revue dans laquelle se rencontrent, ou plutôt se juxtaposent et se cherchent l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident, disons Li-Po et Gary Snyder, répond manifestement à une faim vraie. Qu'elle y trouve aliment, c'est une autre histoire. En tout cas, cette revue increvable a au moins valeur de symptôme d'une impatience devant certain vide. C'est banal

mais incontestable: la voiture, la lessiveuse et la télévision ne suffisent pas. Ce qui est proposé là, dans l'amalgame de toutes les traditions «spirituelles», paraît bien confus. Sans doute la question, si mal posée qu'elle soit, est-elle urgente. Bien sot qui se contenterait d'en rire.

*Sud* tient trop, peut-être, de l'anthologie rétrospective. Chaque numéro s'enroule autour d'une figure d'écrivain célèbre, selon la formule: études, inédits, témoignages. Dans le 71-72 (septembre 1987): Jean Reverzy et Walter F. Otto — étonnante juxtaposition. Dans le 73-74 (décembre 1987): Georg Trakl. À quoi s'ajoute le «hors série» annuel qui ne comporte pas les chroniques des numéros réguliers. En 1987, Guillevic — *Les chemins du poème*; en 1988, Jean Vauthier ou *le poète combattant*. Je ne me plains pas: certains de ces «hors série» me sont très précieux, tel le *Jean Follain* de 1979, la seule publication du genre à rendre un peu justice à cet inestimable poète. Il faut seulement prévenir l'amateur que ces tomes ressemblent tout compte fait assez peu à ce qu'on appelle d'habitude une revue.